



Les noms d'idéalités sont-ils polysémiques?

Dejan Stosic, Nelly Flaux

► To cite this version:

Dejan Stosic, Nelly Flaux. Les noms d'idéalités sont-ils polysémiques?. Saussure, L. de & Rihs, A. Etudes de sémantique et pragmatique françaises, Peter Lang, pp.167-190, 2012. halshs-00654941

HAL Id: halshs-00654941

<https://shs.hal.science/halshs-00654941>

Submitted on 27 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Noms d'idéalités sont-ils polysémiques?

Dejan STOSIC, Université d'Artois, Grammatica (JE 2489)

Nelly FLAUX, Université d'Artois, Grammatica (JE 2489)

Notre propos portera sur une classe de noms qui a assez peu retenu l'attention des linguistes jusqu'à présent – du moins à notre connaissance¹; il s'agit de celle qu'à la suite de Husserl on peut appeler «noms d'idéalités» tels que *sonate*, *phrase*, *mot*, *discours*, *traité*, *roman*, *livre*, *gravure*. Ces noms dénotent des entités qui sont comme munies de deux «modes d'existence»: un mode d'existence «idéal» (1) et un mode d'existence «sensible» (2):

(1) Pendant que Schubert composait sa sonate Arpeggione, son chat dormait sur le paillason.

(2) Marie et Julien écoutent avec délice la sonate Arpeggione.

Ils sont souvent confondus avec des noms d'événements; qualifiés par les uns de polysémiques et de monosémiques par les autres ; on trouve également une description intermédiaire en termes de «facettes» qui situe certains de ces lexèmes entre la polysémie et la variation contextuelle. Godard et Jayez (1996) traitent quelques-uns d'entre eux en considérant qu'ils renvoient à des objets complexes, «multitypés»: objets «matériels», «informationnels», événements dits «faibles». Ces modes d'approche occultent ce qu'ont de commun les noms *sonate*, *livre*, *poème*, *gravure*, qui constituent une vraie classe linguistique – on oserait dire «une classe naturelle». Flaux & Van de Velde (2000) et Flaux (2002) ont mis en évidence certaines des propriétés syntaxiques et sémantiques des noms d'idéalités relatifs à la musique et au langage. Les contours de la classe demeurent cependant flous; de nombreuses questions restent ouvertes. Nous nous proposons donc d'aller un peu plus loin dans la compréhension de la nature et du fonctionnement des noms d'idéalités (désormais NId), et d'essayer d'expliquer les raisons pour

¹ Outre les travaux qui seront cités dans le corps du texte, on peut rappeler ceux de Giry-Schneider (1994a et b), Gross (1994, 2007), Le Pesant (1994) et Meleuc (1999). On trouve une allusion aux noms qui nous intéressent dans Dowty (1979).

lesquelles ils posent tant de problèmes aux théories de la polysémie (voir, entre autres: Kleiber & Riegel 1989; Kleiber 1990, 1995, 1997, 1998, 1999, 2008; Pustejovsky 1995²; Cruse 1996; Victorri & Fuchs 1996; Cadiot et Habert 1997; Nunberg et Zaenen 1997; Kayser 1997; Récanati 1997; Croft & Cruse 2004).

Nous commencerons par rappeler la manière dont Husserl caractérise les idéalités par opposition aux autres «objectivités» d'une part et d'autre part à ce que certains appellent des «abstractions»; et nous évoquerons un certain nombre de distinctions parmi les idéalités, qui peuvent être éclairantes pour la typologie que nous voudrions établir à l'intérieur de cette «nouvelle» classe de noms. Puis nous présenterons quelques propriétés linguistiques des NId qui signalent en particulier très clairement qu'ils ne dénotent pas des événements; enfin, après avoir montré la nécessité de distinguer entre emploi propre et emploi «étendu» ou dérivé, ou encore figuré, nous répondrons à la question de savoir si les NId sont ou non polysémiques.

1. Idéalités: une approche phénoménologique³

Husserl donne le nom d'«idéalités» à des entités telles que des sonates, des poèmes, des romans, des gravures, etc. qui existent en tant que contenus spirituels à visée interprétative (linguistique, esthétique, etc.) et présentent de ce fait un double mode d'existence. Les idéalités existent comme «schémas idéaux» et comme «instanciations» spatio-temporelles. Le rapport entre ces deux «modes d'existence» est très complexe, nous y reviendrons. Précisons simplement que certaines idéalités semblent se réaliser essentiellement dans le temps (sonate, symphonie, récit, etc.), d'autres surtout – ou exclusivement – dans l'espace (livre, roman, poème, gravure, tableau, etc.);

² La théorie de Pustejovsky a fait l'objet de nombreux commentaires. On signalera notamment la thèse de Lautenbacher (2002).

³ Notre étude s'appuie essentiellement sur des passages de *Idées Directrices pour une phénoménologie*, *Leçons pour une Phénoménologie de la Conscience intime du temps*, *Logique formelle et Logique transcendantale*, *Expérience et jugement* et de *L'Origine de la géométrie*.

d'autres encore se manifestent à la fois dans l'espace et dans le temps (film, opéra, pièce de théâtre, comédie).

Selon Husserl, les idéalités ne sont ni des «abstractions», comme les qualités, les procès (événements, actions, états), ni des objets matériels tels qu'une table, un chien, un fleuve. Rappelons que, selon la tradition classique, une abstraction est une entité non accessible à l'expérience sensible : «dans la vie», on n'a pas affaire au courage mais à un homme/des hommes courageux; on ne «regarde» pas une chute mais quelqu'un ou quelque chose qui tombe; on ne «voit» pas une invasion mais des gens qui envahissent (un pays); pas plus qu'un bombardement etc. Les qualités, actions, etc. sont «détachées» par l'«esprit», des «sujets» ou «individus» auxquels elles s'appliquent et s'hypostasient ainsi en «pseudo substances» (Arnaud & Lancelot 1660). Dans les termes de la philosophie de Husserl (1996: 52-55), cette distinction correspond à «dépendant/ indépendant»⁴. Si on utilise la distinction prédicat/argument, on dira que les noms «abstrait» ou «dépendants» (ex. *courage, beauté, bombardement, voyage*) sont nécessairement prédicatifs (Van de Velde 1995, Flaux 1996), par opposition aux noms non prédicatifs ou «concrets» -ou «indépendants»-, tels que *enfant, maison, montagne*; en effet, ces derniers peuvent constituer le noyau de groupes susceptibles de fonctionner comme des arguments désignant des objets véritables, et par là-même capables de saturer ou de compléter les termes prédicatifs nominaux (*le courage de l'enfant/ le bombardement de la maison/ la beauté de la montagne*). Bien entendu, les noms prédicatifs ou abstraits peuvent aussi compléter les prédicats nominaux et/ou verbaux mais pas à titre d'expressions référentielles dénotant des objets véritables (*L'arrivée du train était tardive. L'annonce de l'arrivée du train a été tardive*).

Les noms comme *sonate, livre*⁵, *roman, poème, gravure, tableau* semblent d'emblée n'appartenir à aucune de ces deux classes.

⁴ «En conséquence, les concepts d'individu, de concret et d'abstrait, appartenant aux catégories formelles, reçoivent d'importantes déterminations: une essence dépendante s'appelle un *abstrait*, une essence absolument indépendante un *concret*. Un «ceci-là», dont l'essence matérielle est un concret s'appelle un «individu» (Husserl 1996: 54).

⁵ Le nom *livre* a depuis longtemps retenu l'attention des linguistes. La plupart le considèrent comme un nom abstrait. A la suite de Cruse (1996), Kleiber (1999, 2008) utilise le terme *abstrait* pour caractériser la facette [TEXTE] de *livre* (par opposition à la facette [TOME]).

1.1. Idéalités et identité

Tout comme les propositions vraies du logicien ou le théorème de Pythagore, *La Neuvième symphonie*, *Le Don Juan* de Molière, *La Joconde*, tel mot, telle phrase sont des objectivités idéales qui sont fondamentalement unes et identiques à elles-mêmes, indéfiniment réitérables sans altération.

On lit dans *Expérience et jugement* :

Et cela [l'identité] ne concerne pas seulement les objectivités d'entendement au sens étroit qui a été élucidé jusqu'à présent, les états de choses qui peuvent être repris des jugements aussi nombreux qu'on voudra. Mais c'est vrai aussi de toutes les objectivités culturelles. Le Faust de Goethe se présente en autant de livres réels (real) qu'on veut («livre» désigne ici ce qui est produit par les hommes et destiné à la lecture: c'est déjà une détermination qui n'est pas elle-même purement réique, mais une détermination de signification!), qui s'appellent les exemplaires de Faust. Ce sens spirituel qui détermine l'œuvre d'art, la formation spirituelle comme telles, est certes «incarné» dans le monde réel (real), mais non pas individualisé par cette incarnation. Ou encore: la même proposition géométrique peut être énoncée aussi souvent qu'on veut; tout énoncé réel a ce sens-là, et différents énoncés ont identiquement le même sens. D'ailleurs, la signification spirituelle est «incarnée» dans le monde par son soubassement corporel, mais différents corps peuvent être précisément des incarnations du même «idéal», qui pour cette raison est dit «irréel» (p. 322).

[...] «Un objet idéal peut assurément, comme la *Madone* de Raphaël, n'avoir *en fait* qu'une seule mondanéisation, et ne pas être, en fait, répétable dans une identité pleinement suffisante (celle du contenu idéal plein). Mais, *par principe*, cet idéal est néanmoins répétable, aussi bien que le *Faust* de Goethe» (p. 323).

[...] «Ainsi la signification une et identique des nombreux exemplaires de *Faust* est le Faust idéalement un, ou la signification de ses nombreuses reproductions cette seule et unique *Madone*. Signifier cette œuvre unique, avoir ce sens, appartient aux nombreux objets réels (real) dans lesquels ses reproductions peuvent être incarnées» (p. 326).

Selon Husserl, identité implique ubiquité. Bien que le terme ne se trouve pas dans les textes étudiés⁶, l'idée de l'ubiquité est clairement exprimée lorsque le philosophe relève l'emploi du mot *le même* avec les unités linguistiques dénotant des idéalités:

⁶ Voir Nicolas (1999: 312).

Ce n'est pas pour rien que nous parlons –dans le cas où nous n'avons pas compris et que nous répétons –précisément d'une répétition des *mêmes* mots et des *mêmes* phrases. Dans un traité, dans un roman, chaque mot, chaque phrase est unique et ne se multiplie pas par une lecture répétée, qu'elle soit lecture commentée ou lecture mentale. Cela ne dépend pas non plus de celui qui fait la lecture, chacun ayant sa voix, son timbre etc. Le traité lui-même (pris à présent seulement au point de vue grammatical, en tant qu'il consiste en mots, en tant qu'il est langage), nous le distinguons non seulement des multiplicités de la reproduction que nous effectuons quand nous commentons le texte, mais aussi de même des multiplicités des documents conservés par le papier et l'impression ou par le parchemin et l'écriture manuscrite etc. C'est le seul et même ensemble de mots qui est reproduit mille fois, par exemple sous forme de livre; nous parlons tout bonnement du *même* livre, nous avons affaire au même roman, au même traité etc.; et en vérité, cette identité est valable déjà au pur point de vue du langage, tandis qu'en une autre manière, elle est valable à nouveau si nous considérons purement et exclusivement le contenu au point de vue de la signification, contenu que nous ferons aussitôt entrer en ligne de compte (*Logique formelle et logique transcendantale*: 29-30).
[...] «Le mot lui-même, la proposition grammaticale elle-même, est une unité idéale qui ne se multiplie pas dans ses milliers de reproductions (p. 31).

Identité et ubiquité – insistons sur ce point – caractérisent également les idéalités non linguistiques; de même que nous disons (3) et (4), nous pouvons dire (5):

- (3) Le 11 mai 1991 à 8h48, Roxana et Nakissa, séparées par des milliers de kilomètres, écoutaient la même symphonie.
- (4) De l'autre côté de l'Océan, Vassil chante la même chanson que Georges.
- (5) Pour Noël, Tamara et Naïma ont fait le même dessin avec des techniques différentes.

Au sujet de ce type d'idéalités Husserl précise :

[...] ainsi nous distinguons également la gravure elle-même des milliers de reproductions de cette gravure; et cette gravure, l'image gravée elle-même, on la regarde à partir de chaque reproduction et cette gravure est donnée dans chaque reproduction de la même manière comme un être idéal identique. D'autre part, c'est seulement sous la forme de la reproduction que la gravure a son existence dans le monde réel. Il en est de même lorsque nous parlons de la Sonate à Kreutzer par opposition à ses reproductions quelconques. Elle a beau elle-même être composée de sons, elle est tout de même une unité idéale et ses sons ne sont pas moins des unités idéales. [...]. De même que c'est la seule et même sonate qui se reproduit de façon multiple dans des reproductions réelles, de même chaque son particulier se reproduit de façon multiple dans les sons correspondants de la reproduction. Comme le tout, la

partie aussi est un être idéal qui devient réel *hic et nunc* uniquement sous le mode de l'individuation réelle (p. 30-31).

Ce qui fait l'unité et la spécificité de la classe des idéalités, c'est bien le schéma conceptuel, unique, porteur d'une intention de signifier.

1.2. Idéalités «libres» / Idéalités «liées»

Du fait que les idéalités de type roman, sonate, gravure s'instancient dans le temps et/ou dans l'espace, elles sont qualifiées de «liées» par Husserl. Elles «comportent dans leur sens d'être une réalité (*Realität*) et par là appartiennent au monde réel. Toute réalité (*Realität*), ajoute-t-il, est renvoyée à la spatio-temporalité en tant que forme de l'individuel» (*Ibid.*: 323-324)⁷. Il les oppose aux idéalités «libres» qui n'existent qu'en tant que schémas idéaux, «comme les formations logico-mathématiques et les structures essentielles pures de toute espèce». Et il précise:

Quand nous parlons de vérités, d'états de choses vrais au sens de la science théorique, et du fait que la validité «une fois pour toutes» et «pour quiconque» appartient à leur sens comme télos de la position ferme qui constitue le juger, ce sont alors des *idéalités libres*. Elles ne sont pas liées à un territoire, ou plutôt elles ont leur territoire dans la totalité de l'univers et dans tout univers possible. Elles ont une omni-spatialité et une omni-temporalité en ce qui concerne leur réactivation possible. [Au contraire] Les idéalités liées sont liées à la Terre, à Mars, à des territoires particuliers, etc. (p. 324)⁸.

Une idéalité, quelle qu'elle soit, est donc une entité objective, aussi objective qu'une table ou qu'un fleuve – aussi objective qu'une *res extensa*. En plus de son contenu idéal à interpréter, toute idéalité se caractérise, comme l'a souligné Husserl, par son identité et donc par son infinie répétabilité,

⁷ Sur la distinction entre idéalités «libres» et idéalités «liées» et surtout sur l'opposition entre objets «spirituels» et objets «naturels» voir Reynaert (2000), qui situe de manière très éclairante la position adoptée par Husserl dans le grand débat entre ce qu'on appellera plus tard «sciences de la nature» et «sciences humaines». On se reportera aussi à Dewalque (2008).

⁸ Sur ce dernier type d'idéalités, voir, entre autres, Derrida (1962), Desanti & Sinaceur (1991) et Pradelle (2008). Nous avons appelé les idéalités libres «idéalités à une seule phase» dans Flaux et Stosic (à paraître). Voir aussi Barbaras (2008).

ainsi que par son ubiquité: une même idéalité peut se manifester en même temps à des endroits différents.

1.3. Interprétabilité des idéalités

Comme nous l'avons déjà souligné, la présence d'un contenu idéal est la propriété essentielle des idéalités. Etroitement liée au contenu idéal dont les idéalités sont pourvues, l'interprétabilité constitue une propriété importante de ce type d'objets.

Il faut d'abord souligner que toute idéalité véhicule l'intention de donner lieu à la réalisation du schéma (on compose une sonate pour que celle-ci soit jouée, on écrit un roman pour que celui-ci soit lu). Cet aspect important des idéalités n'a pas échappé aux auteurs qui se sont intéressés à certains NId (*livre* essentiellement, mais aussi *symphonie*). Ainsi, en parlant du livre, Husserl (1970: 322) précise qu'il s'agit de «ce qui est produit par les hommes et destiné à la lecture»; dans Pustejovsky (1995: 77), la lecture apparaît comme la propriété fonctionnelle du livre (204), du roman (78), de la lettre (222), une sonate étant destinée à être écoutée (174), etc.; pour Larrière (2008) et Venant (2008), le livre est un «artefact fait pour être lu».

Il ne faut cependant pas oublier que toute idéalité véhicule aussi l'intention de donner lieu à une interprétation, au sens le plus large qui soit: l'auteur d'une sonate a l'intention que la réalisation du morceau de musique qu'il compose suscite des réactions intellectuelles/ esthétiques/ affectives. Cet aspect des idéalités n'est pas mis en avant dans la littérature (voir, entre autres, Pustejovsky 1995, Pustejovsky & Bouillon 1996, Godard & Jayez 1996, Cruse 1996). Il est rare que l'«interprétabilité» soit considérée comme indissociable de l'existence d'un contenu spirituel. Or, tout schéma idéal s'accompagne, en vertu de son essence même, d'une visée interprétative qui consiste à susciter, chez celui qui appréhende le «schéma», un phénomène d'interprétation.

C'est précisément l'interprétabilité qui distingue de manière cruciale les idéalités des autres objets, des autres *res extensae* ou, selon la terminologie de Husserl, les *objectivités irréelles* des *objectivités réelles*. Si bien que l'on peut dire (6) plus facilement que (7), et (8) plus facilement que (9):

(6) Par cette sonate, Schubert a voulu exprimer sa mélancolie.

(7) ??Par cette table, le menuisier a voulu exprimer sa mélancolie.

(8) Avec cette gravure, on sent bien la tristesse de l'artiste.

(9) ??Avec cette armoire, on sent bien la tristesse du menuisier.

Les différences entre le fonctionnement des noms d'objets concrets non idéaux et celui des NId sont révélatrices de ces différences ontologiques. Ainsi, dans Flaux et Stosic (à paraître), nous avons montré que les prépositions qui ont un sens spatial lorsqu'elles régissent un nom concret «non idéal», prennent une autre valeur quand elles précèdent un NId -et ceci, que la portée à la connaissance du contenu idéal passe par le temps ou par l'espace. Voici quelques exemples avec *à travers* et *derrière* en combinaison avec les NId:

(10) L'auteur a voulu nous montrer, à travers ce roman intimiste, un pan de l'histoire coloniale et postcoloniale de l'Algérie et de la France.

(11) Environ quatre siècles plus tard, l'épopée homérique va retracer, à travers nombre de fables et de légendes sans fondement réel, un des événements les plus importants du monde antique et nous permettra de reconstituer l'âge héroïque de la Grèce. (*Histoire de la science*, sous la dir. de M. Daumas)

(12) Quoi qu'il en soit, il y a bien derrière la déclaration des droits de l'homme et du citoyen une conception philosophique de la liberté et de l'égalité.

Il est clair que les prépositions *à travers* et *derrière* ne peuvent en aucune façon avoir une interprétation spatiale comme c'est le cas avec un nom concret non idéal. Le sens est plutôt instrumental. Si l'on est capable de percevoir quelque chose «à travers» ou «derrière» un récit, un discours, un roman ou un tableau, c'est à cause de l'existence d'un «contenu idéal» qui leur est propre. La spatialité, même dans le cas des idéalités dont la réalisation met en cause plus crucialement semble-t-il l'espace (roman, déclaration des droits de l'homme) s'efface, si bien que *à travers* et *derrière* visent le contenu idéal qui fait partie du sens du nom.

Il y a bien évidemment des contextes où le NId évoque la matérialité de l'objet, et dans ce cas le sens spatial de la préposition demeure, nous y reviendrons:

(13) A côté des romans de Balzac se trouvait un petit vase de Chine.

(14) Derrière la déclaration des droits de l'homme, il a glissé un peu d'argent.

D'autres propriétés permettent de délimiter des sous-classes, tout en accusant la différence avec des objets matériels. Par exemple, à l'exception des gravures et autres œuvres artistiques relevant des arts plastiques, les idéalités échappent à toute représentation; on peut dessiner un arbre, un fleuve, une bicyclette, mais pas un mot, une sonate, un poème ou un traité⁹.

2. Les Noms d'idéalités

L'objectif de cette section est de montrer i) que les noms dénotant des idéalités constituent une vraie sous-classe au sein des noms, à la fois à cause de leurs particularités syntactico-sémantiques, et à cause de leur nombre, et ii) que ceux qui entretiennent un rapport crucial avec le temps ne doivent pas être pris pour des noms d'événements.

2.1. Présentation de la classe

La classe des noms d'idéalités n'est pas constituée de «quelques rares unités»¹⁰. Même si ce sont essentiellement les noms *livre*, *roman*, *sonate* et *symphonie* qui apparaissent dans la littérature, la classe est très riche et la liste n'en est pas finie. Quelques exemples:

- *sonate*, *symphonie*, *oratorio*, *concerto*, *cantate*, *quatuor*, *trio*, *quintette*, *requiem*...

⁹ A propos des idéalités purement spatiales du type «gravure», Husserl ne parle pas d'une propriété qui semble caractériser les seules œuvres d'art: l'existence d'un original (merci à Dany Amiot pour cette remarque):

(a) L'original de la Joconde est au Louvre.

(b) Je n'ai jamais vu l'original de ce tableau de Monet.

(c) ?? Connais-tu l'original de cette sonate?

La raison pour laquelle Husserl ne retient pas cette propriété est sans doute à relier au pouvoir qu'il accorde à l'écriture dans la transmission de la culture (Cf. Derrida 1962). Mais il faut signaler aussi que cette nature spatiale «première» est à l'origine du caractère aliénable des œuvres d'art (ou du moins de leurs originaux: on peut voler *la Joconde* mais pas *la Neuvième Symphonie*, cf. Flaux 2002).

¹⁰ Comme l'affirme Haas (2009).

- *chant, chanson, chansonnette, romance, comptine, complainte, air, mélodie, refrain, berceuse, hymne, cantique, ballade, ode...*
- *livre, fable, poésie, nouvelle, conte, épopée, roman, légende, mythe...*
- *vaudeville, tragédie, mélodrame, opéra, pièce de théâtre...*
- *film, documentaire, téléfilm, série, péplum, western...*
- *tableau, portrait, aquarelle, dessin, photo, gravure, toile, marine, panneau, prédelle, retable, icône, fresque, polyptique, arabesque, vitrail, grisaille...*
- *sculpture, statue, buste, figurine, statuette, bas-relief, chapiteau...*
- *équation, formule, règle, nombre, loi physique, algorithme, fonction, application...*
- *cercle, triangle, rectangle...*
- *proposition, théorème, syllogisme, axiome, postulat...*
- *mot, syllabe, phonème, morphème, lexème, syntagme, locution, expression, tournure...*
- *énoncé, libellé, intitulé, titre...*
- *loi, décret, circulaire, convention, testament, contrat, traité, constitution, pacte, bail, déclaration...*
- *sentence, arrêt, décision, ordonnance, édit, verdict, résolution, règlement...*
- *aphorisme, précepte, adage, proverbe, slogan...*
- *sermon, conférence, exposé, cours, éloge, panégyrique, oraison...*
- *article, journal, dictionnaire, périodique, revue, mensuel, actes de colloque...*

Sans être exhaustive, cette liste montre bien l'abondance et l'hétérogénéité de la classe, d'où la nécessité d'une sous-classification dont nous avons tenté une première esquisse dans Flaux et Stosic (à paraître). En dépit de la très grande diversité des entités dénotées, ces noms ont en commun la capacité à renvoyer à des référents dotés d'un contenu idéal unique et interprétable.

Dans la section qui suit, nous nous proposons de montrer pour quelles raisons des noms comme *sonate* ou *symphonie* ne peuvent pas être tenus pour des noms d'événements; si du moins on refuse de considérer, comme le soutient Davidson (1993) et tous les davidsoniens, qu'un événement est une entité de même nature qu'une «chose», et que de nombreuses langues au moins – dont le français – «traitent» les prédicats comme des arguments.

2.2. Une sonate n'est pas un événement

Les noms dénotant les idéalités temporelles (ex. *sonate*, *symphonie*, etc.) sont généralement qualifiés de noms d'événements (NEv, désormais) dans la littérature (voir entre autres: Pustejovsky 1995, Pustejovsky et Bouillon 1996, Godard et Jayez 1996). Les contrastes entre (15) et (16) suggèrent cependant qu'il est difficile d'assimiler une sonate ou une symphonie à un événement:

- (15) Le dernier concert donné par Brendel a eu lieu hier, événement qui a attiré un public nombreux.
- (16) *La dernière sonate de Mozart jouée par Brendel a eu lieu hier, événement qui a attiré un nombreux public.

Assurément, on peut faire précéder le nom *concert* et d'autres noms d'événements de *le même*. Mais, comme l'ont relevé Flaux & Van de Velde (2000) et Flaux (2002), cet identificateur, s'il signale bien – comme l'a noté Husserl – l'identité de l'objet, n'est pas propre aux noms d'idéalités; on le trouve aussi avec des noms de matières et avec des noms de qualités :

- (17) Ivana a assisté au même concert hier et aujourd'hui.
- (18) Christian manifeste le même courage que Françoise.
- (19) Dany a bu la même eau que toi.

En (17) il est fait abstraction des différences entre l'événement «concert d'hier» et l'événement «concert d'aujourd'hui» (il serait peut-être plus difficile de parler de *la même guerre* à propos de la guerre en Afghanistan et de la guerre du Vietnam): c'est le «programme» identique des deux occurrences de «l'événement concert» qui compte. En (18), *le même courage* dénote la même intensité de «la qualité courage»; tandis qu'en (19) ce qui est visé, c'est «la même sorte d'eau» (et évidemment pas «la même étendue»).

La complémentation par la mesure, certes, fonctionne avec les NId aussi bien qu'avec un NEv comme *concert*:

- (20) André a écouté une sonate d'un quart d'heure.
- (21) Marie-Ange a écouté un concert de deux heures.

Mais, la quantification par la mesure à gauche donne un résultat plus étrange avec *sonate* qu'avec *concert*:

(22) ?Après un quart d’heure de sonate, Michèle est partie.

(23) Après une heure de concert, le musicien a failli s’écrouler.

Quand la sonate se réalise, elle a une durée, tout comme un concert. Mais il est clair que l’on ne compose pas un concert comme on compose une sonate. L’événement «concert» a une unicité dont le fondement n’a rien à voir avec celui d’une sonate. Assurément, pour qu’elle se réalise, la sonate doit être jouée, mais l’idée d’événement n’est pas présente dans le sens du nom *sonate*. Si c’était le cas, on devrait pouvoir dire (24) comme on dit (25):

(24) ??L’heure de la sonate est tardive / ??La sonate est fixée à 20h

(25) L’heure du concert est tardive / Le concert est fixé à 20h

D’autres traits de fonctionnement opposent les NId aux NEv, comme on le montre dans ce qui suit.

2.3. Ce que révèlent les prépositions

Dans Flaux et Stosic (à paraître), nous avons proposé plusieurs tests (essentiellement la combinaison systématique avec des prépositions), pour montrer que le «degré d’événementialité» des NId tels *sonate*, *symphonie*, *film* est moindre que celui des NEv. Même si les deux types de noms partagent de nombreux contextes d’emplois, ils renvoient à des objets de nature très différente:

(26) Lou avait mal à la tête pendant le film. / Ses parents n’avaient pas de quoi manger pendant la guerre.

(27) La symphonie a duré deux heures. / La guerre a duré deux ans.

Pour mieux cerner le rapport entre idéalités et temporalité, nous avons étudié le comportement d’à peu près 75 NId dans 15 structures temporelles, en nous inspirant de tests proposés par Godard et Jayez (1993, 1996). Plus précisément, nous avons examiné, à partir de Frantext, la capacité des noms présumés être des NId – ou présenter un emploi de NId:

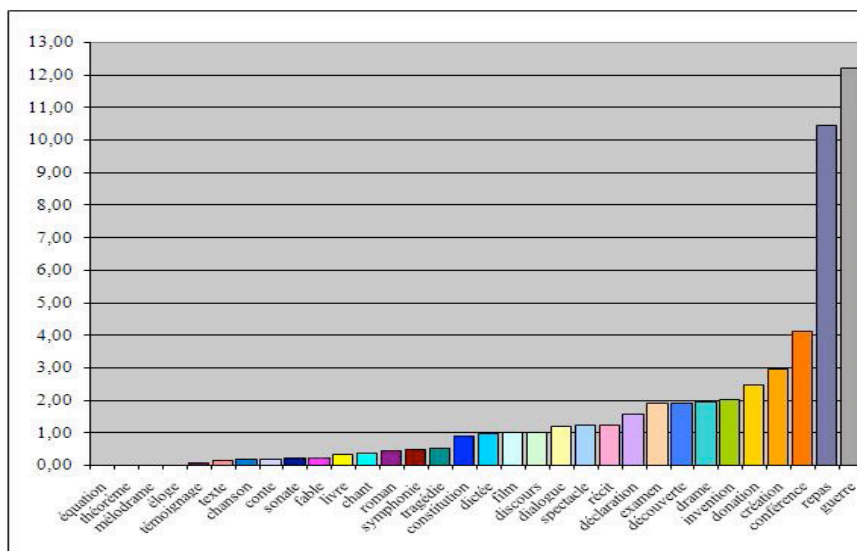
– à être introduits par des prépositions et locutions prépositionnelles ayant une valeur temporelle lorsqu’elles précèdent un nom qui est clairement un

nom d'événement: *pendant, durant, au terme de, au moment de, avant, depuis, au cours de, lors de, à la fin de, tout au long de.*

– à constituer la tête du SN sujet des verbes: *durer, s'achever, se produire, avoir lieu.*

– à être précédés de prépositions susceptibles d'emplois spatiaux: *à côté de, à travers, au bord de, au bout de, derrière, hors de, le long de, loin de.*

Pour mieux évaluer l'événementialité des NId, nous avons soumis aux mêmes tests six NEv (*expédition, guerre, manifestation, voyage, révolution, repas*). Le «degré d'événementialité» représente la proportion avec laquelle un nom apparaît dans les structures temporelles prises en considération, compte tenu de sa fréquence absolue dans le corpus. Les pourcentages notés sur le graphique ci-dessous font apparaître des variations relativement importantes d'un nom à l'autre; on note que les NEv présentent un «degré d'événementialité» nettement plus élevé (*révolution* 4,64%, *expédition* 5,29%, *repas* 10,43%, *guerre* 12,21%). Le contraste entre les NId et les NEv est d'autant plus important que la grande majorité des NId (une soixante d'entre eux sur 75) présente un «degré d'événementialité» en dessous de 1% (y compris *sonate, film, chanson*).



Degré d'événementialité d'un échantillon de NId et de NEv

Nous avons tiré deux conclusions de ces statistiques: i) même si les NId tels *sonate* et *symphonie* ont un lien étroit avec la temporalité, ils ne se comportent pas pour autant comme des NEv tels *guerre* et *repas*; ii) certains noms ont un fonctionnement ambigu, d'où leur degré d'événementialité intermédiaire : ni assez bas pour référer à des idéalités, ni assez élevé pour référer à des événements; des «glissements» semblent s'opérer dans les deux directions: certains noms qui sont d'abord et avant tout des NId (*discours*, *drame*) ont l'air d'acquérir le statut de NEv, et *vice versa* – des NEv comme *création*, *constitution* présentent des traits de fonctionnement des NId (voir ci-dessous § 3.3).

Notons qu'un groupe de NId spatiales peut également apparaître dans certaines structures temporelles (les noms *livre*, *roman*, *poème*, *recueil*, *lettre*). Si ces idéalités existent d'abord et avant tout dans l'espace (elles s'instancient dans l'espace du fait de leur manifestation écrite), elles convoquent aussi le temps lors de la «prise de connaissance». L'«appréhension» d'une lettre, d'un poème ou d'un roman, contrairement à celle d'un tableau ou d'une statue, s'étend nécessairement dans le temps. Le contenu idéal n'est compris/ interprété qu'au terme d'un intervalle de temps ou d'une période plus ou moins long(ue). La «temporalité» de ces noms peut être également testée par la combinaison avec la locution *tout au long de* qui est, par ailleurs, compatible avec des NEv (30):

(28) Tout au long de ce recueil, on assiste à une perpétuelle errance, qui n'en finit pas.

(29) Tout au long de cette lettre, on a le sentiment que Mlle de Lespinasse veut ruiner de bout en bout la communication épistolaire qui la lie à Guibert. (*Femmes et livres*, D. Bajomée, J. Dor, M-E. Montulet-Henneau, p. 59)

(30) Tout au long du repas, Jacqueline n'a cessé de faire des plaisanteries.

Les poèmes, recueils, romans et lettres n'ont pas de durée en tant que tels, mais ils sont «visés au cours d'une durée», d'où la difficulté de construire les NId qui les dénotent avec *pendant*:

(31) *Pendant ce poème/ce roman/cette lettre/ce recueil, Danièle avait envie de rire.

Puisqu'une idéalité temporelle n'est pas un événement (au sens «classique» du moins), ce n'est pas non plus une abstraction. Le nom *sonate* n'est

donc pas «abstrait» -ou «prédicatif»; c'est un nom concret, qui dénote une entité objective. En revanche, cette entité objective est munie d'une «intention interprétative» et se distingue, en cela, d'un arbre ou d'un appareil photo. Le nom *sonate* dénote bien une entité objective idéale.

3. Les noms d'idéalités sont-ils polysémiques?

Depuis les débuts de la sémantique, la question de la polysémie se pose. Nous n'allons pas reprendre ici les termes généraux du débat qui, de Bréal à Kleiber, en passant par Weinreich, Lyons, Pustejovsky et bien d'autres, ne cesse de susciter réflexions et élaboration de concepts et/ou de théories. Nous nous proposons seulement de montrer que les NId ont un fonctionnement sémantique très particulier, qui ne peut se laisser décrire de manière satisfaisante qu'à la condition que soient distingués très clairement l'emploi propre et l'emploi dérivé.

3.1. La dualité ontologique

Au préalable, il faut s'accorder sur le fait que la dualité ontologique des idéalités «liées» est à reprendre dans la description sémantique comme une propriété constitutive du signifié lexical de ces noms. Ainsi, le contenu sémantique des mots *sonate* et *roman* implique nécessairement les deux modes d'existence des idéalités en question. Il n'y a donc pas lieu de considérer ces mots comme polysémiques dans:

(32) C'est en composant cette sonate que Mozart est tombé malade. / Geneviève s'est endormie trois fois pendant la sonate.

(33) Balzac a écrit ce roman en quinze jours. / Ana a pleuré tout au long du roman.

Les deux modes d'existence d'un roman ou d'une sonate sont indissociables. Mais leur poids respectif peut varier d'un contexte à l'autre selon, entre autres, le choix du prédicat verbal. Cependant, même si la prédication pointe un mode d'existence, l'autre n'est jamais complètement éliminé. L'unité des NId *roman* et *sonate* n'est préservée que si les deux modes

d'existence qui définissent le concept global de «sonate» et de «roman» sont présents dans l'interprétation. Contrairement à ce qui est souvent dit dans la littérature, nous pensons que le mode d'existence qui est lié au contenu idéal associé à *roman* et à *sonate* est toujours implicitement présent dans l'énonciation.

La «dualité de sens» relevée et largement débattue à propos de *livre* (voir, entre autres, Cruse 1996, Kleiber 1999, 2008, Pustejovsky 1995) n'est en rien propre à ce mot, le phénomène pouvant être observé dans le cas de tous les autres noms dénotant des idéautés «liées». Tous les objets socio-culturels (ex. état, banque, nation; cf. Husserl 1970, Reynaert 2000) présentent deux «modes d'existence». Ce n'est pas pour autant qu'il faut considérer les noms qui les dénotent comme polysémiques lorsqu'est mis en avant l'un des deux modes d'existence: les deux modes d'existence des idéautés sont indissociables et codés en tant que tels dans le signifié des NId.

3.2. Terminologie

Quelle terminologie utiliser pour désigner les composants de sens des NId? Dans notre travail précédent sur les NId, nous avons utilisé le terme «phase», mais son emploi n'est pas sans inconvénient: il a une connotation et même une dénotation temporelle; et il est utilisé dans les travaux sur la sémantique aspectuelle du verbe à propos de la décomposition des procès (*phase initiale*, *phase médiane* et *phase terminale*). Le choix n'est donc pas heureux¹¹. On serait tenté d'adopter le mot typiquement husserlien de «moment»; mais il a, lui aussi, une dénotation temporelle.

Le terme qui conviendrait le mieux est celui de «facette» proposé par Cruse (1996). En effet, puisque aucun des trois types traditionnels de variations de sens: l'homonymie (34), la polysémie (35) et la simple variation contextuelle (36), ne rend compte de manière satisfaisante des changements sémantiques observés à propos d'un mot comme *livre*, Cruse (1996) intro-

¹¹ Flaux (2002) emploie l'expression *mot à double détente*; le choix n'est pas bien fameux non plus.

duit, avec la notion de «facette», un nouveau «type de sens multiple» qui se situe «entre la polysémie et la variation contextuelle simple» (*idem*, 94)¹².

- (34) a. Notre vol pour Timisoara a duré deux heures.
b. Jean est chargé de l'enquête sur le vol de métaux précieux.
- (35) a. La souris est un rongeur de petite taille et d'une extrême rapidité.
b. Je me suis acheté une souris sans fil.
- (36) a. Notre médecin s'est marié avec une Tahitienne.
b. Notre médecin est en congé maternité. (adaptation des exemples de Kleiber 1999: 90)

Pour présenter dans ses grandes lignes la théorie de Cruse, nous reprenons deux exemples de Kleiber (1999: 87):

- 1) C'est un gros livre avec de nombreuses illustrations en couleurs.
- 2) C'est un livre très dense, difficile à comprendre.

qu'il commente comme suit:

«Pour rendre compte du fait que dans 1) *livre* renvoie à un objet concret et que dans 2) il renvoie à une entité abstraite, il [Cruse] introduit la notion de *facette* et analyse donc la différence entre 1) et 2) comme une différence de facette sémantique pour le même mot *livre*: dans 1), c'est la facette [TOME] qui est valide, dans 2), c'est la facette [TEXTE]. L'hypothèse fondamentale sur laquelle s'appuie son analyse est que les lexèmes, tout en ayant un contenu sémantique unitaire ou global, c'est-à-dire tout en n'étant pas polysémiques, peuvent néanmoins présenter des composants, les *facettes*, qui sont tels qu'ils peuvent apparaître seuls en emploi et donc donner lieu à une variation de sens non polysémique et non simplement contextuelle de l'item» (*idem*, 90).

Nous sommes d'accord pour dire que les noms d'idéalités «liés» présentent tous deux composants de sens réunis dans un concept «unitaire ou global», que leur capacité à renvoyer à des réalités quelque peu différentes (*composer une sonate / s'endormir pendant la sonate*) ne relève ni de la polysémie ni de la «simple» variation contextuelle. Mais, contrairement à Cruse (1996), nous soutenons qu'aucun des deux composants de sens des NId ne peut «apparaître seul en emploi». Une sonate, un roman ou un livre sont des

¹² On trouve des appellations différentes pour ce type de variation sémantique d'une théorie de la polysémie à l'autre (pour un aperçu voir Kleiber 2008: 15).

objets idéaux ambivalents en ce qu'ils ont deux modes d'existence. Les noms qui les désignent ont un signifié qui correspond à un concept global unique incluant deux composants de sens qui sont nécessairement présents en emploi quel que soit le contexte. Nous rejoignons ainsi les conclusions de Kleiber (2008: 27) qui estime:

«qu'il n'est pas aussi aisé de considérer séparément les deux composantes prêtées à *livre* et que donc l'hypothèse d'interprétations indépendantes de chacune des deux facettes n'est pas aussi pertinente que le postulent la plupart des analystes».

Pour bien nous démarquer de la théorie de Cruse, nous retiendrons le terme «versant de sens», qui nous paraît assez neutre du point de vue des traitements existants de la variation sémantique. Le terme adopté nous semble mieux convenir à la thèse défendue ici.

Les idéalités étant des objets d'un type radicalement différent des abstractions et des objets purement concrets, la description des noms qui les désignent pourrait bien appeler de nouveaux concepts théoriques. Cela n'aurait rien de très étonnant puisque, à notre connaissance, la classe des NId n'a pas été reconnue comme telle jusqu'à présent.

3.3. Polysémies

A partir du moment où un NId dénote une entité qui n'implique pas le double mode d'existence caractéristique des idéalités, on peut parler de polysémie. Ainsi, de nombreux NId peuvent être employés pour désigner un objet concret («réel» aurait dit Husserl); ainsi en (37):

(37) Pose la sonate sur le piano./ Laisse les poèmes (dans l'armoire + derrière le vase + devant la cheminée).

Ici les prépositions qui sont compatibles avec les noms dénotant des entités munies d'une extension dans l'espace ont une interprétation locative puisque les noms *sonate* et *poème* ne dénotent pas des idéalités mais des supports matériels.

Cette fois nous parlerons de métonymie. Cette «figure de mot» consiste en un transfert de sens basé sur la relation très floue de «contiguïté» mise en

avant par Jakobson¹³. Le sens métonymique («partition»/ «support du poème») est bien en lien d'inférence avec le sens global, mais il s'en distingue nettement. On ne parle pas de la même chose quand on prononce (38) et (39):

(38) Co a écouté la même sonate que toi./ Nous venons de lire le même poème.

(39) Louis a déposé la sonate sur le piano./ Walter a mis les poèmes sur l'étagère.

La preuve: un exemple comme (40) est difficilement interprétable:

(40) ??Carl a posé la même sonate sur le piano¹⁴

Et si l'on peut dire (41):

(41) Estelle a déposé la partition de la sonate sur le piano.

on ne dira pas (42) à la place de (43):

(42) ??Marleen adore écouter la partition de cette sonate

(43) Véronique adore écouter cette sonate.

Le chemin métonymique est évident: de l'idéalité «sonate» (schéma et réalisation) à celle de support matériel qui permet la transmission de l'idéalité. Ici, il s'agit bien de polysémie; et on voit la différence: *sonate* ne signifie pas toujours «partition» (*jouer sans partition* –exemple du *Petit Robert*- / **jouer sans sonate*); le rapport entre *sonate* et *partition* est analogue à celui qu'étudie Kleiber (2008) entre *livre* et *volume*.

¹³ La littérature sur la métonymie est conséquente. Voir, entre autres, Nunberg (1995), Kleiber (1995, 1999), Cortès (1994), Le Guern (1973), Bonhomme (1987), Lecolle (2002, 2003), Ruiz de Mendoza Ibanez (2007). La notion de métonymie reste, en dépit de tous les efforts déployés, mal définie. Ce n'est peut-être pas un hasard si une grande partie des sémanticiens ont longtemps surtout privilégié la métaphore. Lyons (1978: 177) après avoir évoqué la métonymie, décide d'utiliser ensuite le terme de métaphore «en y incluant la métonymie» (!). Weinreich (1966), dans sa contribution importante (et étonnamment méconnue) au développement de la sémantique chomskyenne, ne s'est intéressé –à la suite de Katz et Fodor (1964)- qu'à la métaphore. Sur l'apport de Weinreich, voir la postface de Gary-Prieur (2009) à l'édition française du texte (125-153).

¹⁴ *Marie-Noëlle a déposé le même poème que toi sur l'étagère* est acceptable car en vertu du lien qu'entretient un texte (écrit) avec l'espace, avec un nom comme *poème* l'idée de support matériel n'est jamais absente ou plutôt elle est toujours disponible.

Il y a aussi polysémie lorsqu'on observe un «glissement» de type *Idéalité* → *Événement* (44) ou *Événement* → *Idéalité* (45) (voir Flaux et Stosic à paraître):

- (44) a. Ce monsieur écrivait d'excellents drames. (Id)
 b. Ce drame a déchiré sa famille! (Ev)
- (45) a. La traduction de ce roman serbe a duré trois mois. (Ev)
 b. Cette traduction est très réussie. (Id)

Drame, NId en (44a), est employé comme un NEv en (44b). On peut observer le même «glissement» métaphorique à propos de *comédie*, *tragédie*. *Traduction* est en revanche fondamentalement un NEv (45a). Mais, en vertu du sens du verbe *traduire* dont il est dérivé, le nom *traduction* peut prendre un sens résultatif (comme c'est le cas de *construction*)¹⁵. Il se trouve que l'entité dénotée par le nom *traduction* pris dans son sens résultatif est un objet, non pas concret (comme celui que dénote *construction* dans *cette construction est très laide*) mais un objet de type idéal (45b).

Ce n'est peut-être pas un hasard si bon nombre des noms d'idéalités comme *sonate*, *symphonie*, *roman*, *poème*, *mot*, *phrase* sont morphologiquement non dérivés. Ce fait – si c'en est bien un – appelle une étude spécifique. Nous nous contenterons ici de préciser que le lien entre *traduction* au sens «événementiel» d'une part¹⁶ et *traduction* au sens d'idéalité de l'autre relève lui aussi de transfert de sens; faut-il parler de métonymie? La réponse ne va pas de soi car si les référents dénotés sont bien de nature différente, le lien qui unit le sens «processuel/ événementiel» au sens «idéalité» est nécessaire: le procès dénoté par le verbe *traduire* aboutit nécessairement à «une traduction» (un texte traduit) – comme le procès dénoté par *construire* aboutit nécessairement à «une chose construite». En revanche, le glissement de *drame* «idéalité» vers *drame* «événement» n'a rien de nécessaire et relève d'un autre type de transfert de sens, fondé sur la métaphore.

¹⁵ Bonhomme (1987) parlerait de «métonymie actancielle» lorsqu' on observe le «transfert très fréquent de l'action sur le résultat» (Voir aussi Cortès 1994).





¹⁶ Nous ne tenons pas compte ici de la distinction entre sens «processuel» et sens «événementiel» effectuée par Van de Velde (2006), à la suite de Grimshaw (1990). Cette distinction correspond à deux étapes de la nominalisation de certains verbes, «nominalisation inachevée» et «nominalisation achevée».

Conclusion

Au lieu de considérer les NId comme polysémiques, nous pensons préférable de dire que leur sens est composé de deux «versants» indissociables dont le poids varie d'un contexte à l'autre. En associant un prédicat donné à un NId, on pointe plutôt tel ou tel «versant de sens», sans pour autant écarter l'autre. A la différence des «facettes» de Cruse, les versants de sens n'ont donc pas d'autonomie. Il y a polysémie lorsque le sens en emploi, tout en restant lié à la notion d'idéalité, n'évoque plus la même réalité, lorsqu'il y a vraiment un déplacement référentiel (lorsque *sonate* est utilisé à la place de *partition de la sonate*).

Une étude systématique de la distribution des NId, domaine par domaine (musique, langage, littérature, etc.), permettrait d'une part de déterminer, au niveau du signifié lexical, le rapport entre les deux versants de sens, *i.e.* leur «poids absolu» respectif, et d'autre part d'évaluer avec précision la marge de variation de ce rapport d'un contexte à l'autre. Dans cette mesure, nous opposons le poids absolu de chacun des deux versants, inscrit dans la définition du sens lexical du nom, et le poids relatif qui dépend du contexte tout en étant contrôlé par le signifié lexical.

Par exemple, c'est la différence du poids absolu de chacun des deux «versants» dans leur signifié lexical qui opposerait les noms *volume*, *tome*, *livre*, *texte*, *ouvrage*, *roman*. Ce sont tous des NId, mais ils semblent constituer un *continuum* en fonction du poids absolu de chacun des «versants». C'est ce que suggère d'ailleurs Kleiber quand il parle de la «dominance des facettes» (1997: 229, note 18). Le schéma suivant donne une idée approximative des différences, au niveau de la langue, entre *roman*, *livre*, *texte* et *volume* (la flèche en double sens indique que le poids de chaque versant peut varier selon le contexte):

<i>Roman</i>	Contenu idéal (CI)  IST
<i>Texte</i>	CI  IST
<i>Livre</i>	CI  IST
<i>Volume</i>	CI  Instanciation spatio-temporelle (IST)

Selon que le locuteur veut mettre au premier plan tel ou tel aspect du référent, le poids des deux versants varie. La plasticité des mots en contexte est bien connue (on parle parfois de «coercion» ou de «coercition», à la suite de Pustejovsky ou de la «dynamique du sens», voir entre autres Victorri & Fuchs 1996). Dans le cas des NId, cette sensibilité au contexte ne doit pas masquer la dualité constitutive des entités qu'ils dénotent.

Nous espérons avoir montré que les NId forment bien une classe lexicale à part entière, à sous-catégoriser, dont l'élément définitionnel est la présence d'un contenu/schéma idéal à interpréter. Sans la lecture des extraits de Husserl que nous avons signalés, il n'est pas sûr que nous aurions pris la mesure de l'ampleur et de l'originalité de cette classe de noms.

Bibliographie

- Arnaud A. & Lancelot C. [1660] (1997), *Grammaire générale et raisonnée*. Paris, Allia.
- Barbaras, R. (2008), *Introduction à la philosophie de Husserl*. Paris, Les éditions de la transparence.
- Bonhomme, M. (1987), *Linguistique de la métonymie*. Bern, Peter Lang.
- Cadiot, P. & Habert, B. (1997), «Aux sources de la polysémie nominale», *Langue française* 113, 24-34.
- Cortès, C. (1994), «Effets sur le lexique des mécanismes de la métonymie et de la métaphore». *Cahier du CIEL* 1994-1995, 109-154.
- Croft, W. & Cruse, A. (2004), *Cognitive linguistics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Cruse, A. (1996), «La signification des noms propres de pays en anglais». In S. Rémi-Giraud & P. Rétat (eds.), *Les mots de la nation*, Lyon, P.U.L., 93-102.
- Davidson, R. (1993), *Actions et événements*. Essais 8 et 9, trad. franç. Paris, P.U.F.
- Derrida, J. (1962), «Introduction», à *l'Origine de la géométrie*. Paris, P.U.F., 3-173.
- Desanti, J.-T. & Sinaceur M.-A. (1991), «Le langage des idéalités». In S. Auroux et al., *Hommage à Jean-Toussaint Desanti*. Mauvezin, TER, 9-30.

- Dewalque, A. (2008), «Validité du sens ou idéalité des significations? Rickert et Husserl: deux variétés de «logique pure»», *Les Etudes philosophiques* 1, 97-115.
- Dowty, D. (1979), *Word Meaning and Montague Grammar*. Dordrecht, Reidel Publishing Company.
- Flaux, N. (1996), «Questions de terminologie». In N. Flaux, M. Glatigny & D. Samain (eds.) *Les noms abstraits. Histoire et Théories*. Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 77-90.
- Flaux, N. (2002), «Les noms d'idéalités et le temps», *Cahiers Chronos*-10, 65-78.
- Flaux, N. & Stosic, D. (à paraître), «Noms d'idéalités, prépositions et temporalité». In E. Arjoca-Ieremia, C. Avezard-Roger, J. Goes, E. Moline & A. Tihu (eds), *Temps, aspect et classes de mots : études théoriques et didactiques. Actes du septième colloque international de linguistique française et roumaine*. Arras, Artois Presses Université.
- Flaux, N. & Van de Velde, D. (2000), *Les noms en français. Essai de classement*. Paris-Gap, Ophrys.
- Gary-Prieur, M.-N. (2009), «Présentation, traduction et commentaires de *Explorations en théorie sémantique* (Weinreich U.). Arras, Artois Presses Université, 122-153.
- Giry-Schneider, J. (1994a), «Les compléments nominaux des verbes de parole», *Langages* 115, 103-125.
- Giry-Schneider, J. (1994b), «Sélection et sémantique, problèmes et modèles», *Langages* 115, 5-14.
- Godard, D. & Jayez, J. (1993), «Le traitement lexical de la coercion», *Cahiers de linguistique française* 14, 123-149.
- Godard, D. & Jayez, J. (1996), «Types nominaux et Anaphores: le cas des objets et des événements», *Cahiers Chronos* 1, 41-58.
- Grimshaw, J. (1990), *Argument Structure*. Cambridge, The MIT Press.
- Gross, G. (1994), «Classes d'objets et description des verbes», *Langages* 115, 15-30.
- Gross, G. (2007), «Actions, états et événements constituent-ils des ensembles dis-joints?». In P. Larrivée (éd.), *Variation et stabilité du français. Des notions aux opérations. Mélanges de linguistique offerts au professeur Jean-Marcel Léard par ses collègues et amis*. Paris, Peeters, 105-114.

- Haas, P. (2009), *Comment l'aspect vient aux noms? Les propriétés aspectuelles des noms à l'épreuve des restrictions de sélection imposées par certaines prépositions*, Thèse de doctorat, Université de Lille 3.
- Husserl, E. [1913] (1996), *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Paris, PUF.
- Husserl, E. [1928] (1964), *Leçons pour une Phénoménologie de la Conscience intime du temps*. Paris, PUF.
- Husserl, E. [1929] (1970), *Logique formelle et Logique transcendantale*. Paris, P.U.F.
- Husserl, E. [1938] (1970), *Expérience et Jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*. Paris, PUF.
- Husserl, E. [1939] (1962), *L'Origine de la géométrie*. Paris, PUF.
- Jayez, J. (2008), «Quel(s) rôle(s) pour les facettes?», *Langages* 172, 53-68.
- Katz, J. & Fodor, J. (1964), «The Structure of a Semantic Theory». In Katz, J. & Fodor, J. (eds), *The Structure of Language*. Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 479-518.
- Kayser, D. (1997), «La sémantique lexicale est d'abord inférentielle», *Langue française* 113, 92-106.
- Kleiber, G. (1990), «Sur la définition sémantique d'un mot. Les sens uniques conduisent-ils à des impasses?». In J. Chaurand & F. Mazières (eds), *La définition*. Paris, Larousse, 125-148.
- Kleiber, G. (1995), «Polysémie, transferts de sens et métonymie intégrée». *Folia linguistica* 29(1-2), 105-132.
- Kleiber, G. (1997), «Cognition, sémantique et facettes: une "histoire" de livres et de... romans». In Kleiber, G. et Riegel, M. (eds), *Les formes du sens. Etudes de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*. Louvain-la-Neuve, Duculot, 219-231.
- Kleiber, G. (1998), «Comment peut-on commencer un livre». In M. Forsgren, K. Jonasson & H. Kronning (eds), *Acta Universitatis Upsaliensis*, Uppsala, 255-264.
- Kleiber, G. (1999), *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq, Septentrion.
- Kleiber, G. (2008), «Histoires de livres et de volumes». *Langages* 172, 14-29.

- Kleiber, G. & Riegel, M. (1989), «Une sémantique qui n'a pas de sens n'a vraiment pas de sens». *Linguisticae Investigationes* XIII(2), 405-417.
- Larrivée, P. (2008), «Qu'est-ce que la sémantique peut dire du sens lexical?», *Langages* 172, 3-13.
- Lautenbacher, U-P., (2002), *Les fondements aspectuels de la production de sens dans le lexique génératif*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg 2.
- Lecolle, M. (2002), «Personnifications et métonymies dans la presse écrite : comment les différencier?», *Semen* 15, <http://semen.revues.org/document2396.html>
- Lecolle, M. (2003), *Métonymies et figures de référenciation dans la presse écrite généraliste. Analyse sémantique et rhétorique*. Thèse de doctorat. Toulouse, Université Toulouse-Le Mirail.
- Le Guern, M. (1973), *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris, Larousse.
- Le Pesant, D. (1994), «Les compléments nominaux du verbe lire, une illustration de la notion de 'classe d'objets'», *Langages* 115, 31-46.
- Lyons, J. (1978), *Eléments de sémantique*. Paris, Larousse.
- Meleuc, S. (1999), «Etude distributionnelle de deux polysémies lexicales: Référence, prototypie et prédication: Le statut d'unité lexicale». *Linx* 40, 90-115.
- Milner, J.-C. (1982), *Ordres et raisons de langue*. Paris, Le Seuil.
- Montes, R.U. (1990), «Husserlian ontology of cultural objects», *Dialogos* 55, 125-132.
- Nicolas, Y. (1999), «Les objets culturels», *Philosophiques* 26, 301-314.
- Nunberg, G. (1995), «Transfers of Meaning». *Journal of Semantics* 12, 109-132.
- Nunberg, G. & Zaenen, A. (1997), «La polysémie systématique dans la description lexicale», *Langue française* 113, 12-23.
- Pradelle, D. (2008), «La constitution des idéalités est-elle une création?», *Les Etudes philosophiques* 2, 227-251.
- Pustejovsky, J. (1995), *The generative lexicon*. Cambridge, MIT Press.
- Pustejovsky, J. & Bouillon, P. (1996), «Aspectual Coercion and Logical Polysemy». In Pustejovsky, J. & Boguraev, B. (eds), 1996, *Lexical Semantics; the Problem of Polysemy*. Clarendon Press, Oxford, 133-162.
- Récanati, F. (1997), «La polysémie contre le fixisme», *Langue française* 113, 107-123.

- Reynaert, P. (2000), «Husserl's Phenomenology of Animate Being and the Critique of Naturalism». Journée d'étude du GDR "Phénoménologie et Cognition", Paris, 10 octobre 2000. (<http://heraclite.ens.fr/~roy/GDR/Animatedbeing.htm>)
- Ruiz de Mendoza Ibanez, F. (2007), «High-Level Cognitive Models: In Search of a Unified Framework for Inferential and Grammatical Behavior». In Kosecki, K. (ed), *Perspectives on Metonymy*. Bern, Peter Lang.
- Van de Velde, D. (1995), *Le spectre nominal*. Paris-Louvain, Peeters.
- Van de Velde, D. (2006), *La grammaire des événements*. Villeneuve d'Ascq, Septentrion.
- Venant, F. (2008), "Représentation géométrique et calcul dynamique du sens lexical: application à la polysémie de *livre*." *Langages* 172, 30-52.
- Victorri, B & Fuchs, C. (1996), *Construction dynamique du sens*. Paris, Hermès.
- Weinreich, U, [1966] (2009), *Explorations en théorie sémantique*, présenté et édité par M.-N. Gary-Prieur. Arras, Artois Presse Université.